

Le Numéro

Cinq Sous



Le Numéro

PHIX DE L'ABONNEMENT.

Edition Hebdomadaire.

Un An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. Pour les Etats-Unis... Pour l'Étranger...

L'Abbeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827.

NOUVELLE-ORLEANS, MARDI, 24 DECEMBRE 1907

81ème Année.

LA FAMILLE ROYALE DE SUEDE.

La famille royale de Suède est nombreuse. Le nouveau roi, Gustave V, qui a trois fils, est peu connu à l'étranger.

Il a, de même que ses frères, fait des études très sérieuses aux universités d'Upsala et de Christiania. Appelé souvent par son père à donner ses avis, il s'est initié de bonne heure aux affaires gouvernementales et administratives.

Le prince Eugène, duc de Nérice, rassemble étonnamment à Bernadotte, fondateur de la dynastie. Il a les cheveux noirs, les yeux émeraude, la lèvre ferme.

Le duc n'est pas marié; il a élu domicile dans la villa "Waldemar", près de Stockholm. C'est bien là une habitation d'artiste.

Le prince Oskar II, il y a six mois on célébrait à Stockholm les noces d'or des vieux souverains. Ce fut comme une douce apo théose de ces deux augustes destinées que la mort vient de séparer.

SOIR DE NOEL.

(24 Décembre 1792)

An moment où tonchait à son terme cette année 1793, le Terreur battait son plein. Au mois de janvier, avait eu lieu l'exécution du roi; au mois d'octobre, celle de la reine. Entre temps, l'échafaud avait dévoré d'autres victimes, des innocents et des coupables: Charlotte Corday, Adam Lux, le général de Guénotte, les Girondins, Philippe Égalité, Bailly, Mme Roland, Manuel, Rabaut Saint Étienne, Mme du Barry, l'ancien ministre Lebrun et combien d'autres.

Battement, ce régime abominable, proscription de toutes les traditions comme de toutes les croyances, ne comportait pas de fêtes religieuses. Le soir de Noël, encore qu'aux époques antérieures et depuis des siècles eût toujours été consacrée par l'Église et dans les familles à la célébration de la naissance du Christ, ne s'annonçait pas comme devant différer en rien de celles qui l'avaient précédée ni de celles qui l'avaient suivie. Paris était lugubre ce soir-là, ainsi que les autres soirs. Pendant tout le jour, il était resté enveloppé d'une brume épaisse. Elle se fondit, à l'approche de la nuit, en une pluie glaciale, fine et pétrifiante, qui rendait le sol plus boueux, les rues plus obscures et qui ajoutait aux horreurs plus poignantes aux horreurs du fardeau d'angoisses sous lequel les imaginations et les âmes se sentaient écrasées.

Avec la nuit, la ville était devenue solitaire, chacun s'étant empressé de rentrer chez soi au tant pour se débarrasser des intempéries de la saison que pour fuir les pertes des rues désertes, sombres, mal gardées et livrées aux malfaiteurs, toujours prêts à dévorer les passants attardés.

Un silence de mort pesait sur les maisons, comme si dans chaque famille, même dans celles où, malgré les malheurs du temps on n'avait pas renoncé à célébrer entre soi la fête de Noël, on eût

imposé la loi de le faire en secret, sans éclat et sans bruit. Ainsi, l'obscurité, le silence, la brume hivernale semblaient s'être mis d'accord pour faire peser sur la capitale terrorisée un deuil plus lourd, pour rendre plus sinistre sa physionomie déjà si tristement métamorphosée depuis que la guillotine fonctionnait.

Il fallait décrire ce cadre à nos lecteurs avant de leur ouvrir la misérable chambre, ou pour mieux dire la sordide prison où nous devons maintenant les conduire, au troisième étage de la tour du Temple. C'est dans cette tour que, le 10 août 1792, avait été enfermée la famille royale: c'est de là que le roi était sorti, le 21 janvier, pour aller au supplice; de là que la reine avait été conduite à la Conciergerie à la veille de son procès; c'est là enfin que le petit roi Louis XVII, au cœur Madame Royale et sa tante Madame Elisabeth, étaient restés après la mort de leurs parents.

Par un raffinement de cruauté qui pèsera éternellement sur la mémoire de leurs bourreaux, on n'avait pas voulu laisser à ces infortunés la triste joie de pleurer ensemble. Arraché à la sollicitude maternelle, l'enfant royal avait été livré, victime innocente, aux ors du savetier Simon. Après la mort de sa mère, on avait refusé de le rendre à sa tante et à sa sœur qui ne devaient plus le revoir.

C'est ainsi que ce soir-là, tandis qu'il gémissait sur son grabat dans une chambre au-dessous d'elle, elle se trouvait seule dans le triste logis où, depuis plusieurs mois, elles vivaient séparées.

Madame Royale avait alors quinze ans, Madame Elisabeth vingt-neuf. Mais celle-ci ayant conservé toutes les grâces de la première jeunesse, et sa sœur s'étant précocement mariée un spectacle des dures épreuves qui s'étaient abattues sur la Maison de France, la différence d'âge qui existait entre elles s'était promptement effacée. Le malheur les avait faites pareilles, et quelquefois dit-on que l'absence remplissait auprès de la plus jeune un rôle de mère, elle était plus encore comme des sœurs que comme une mère et une fille, se qui n'aurait d'ailleurs en rien l'attitude de l'aînée pour l'aînée. La communauté de leurs souffrances, une sympathie réciproque, le constant échange de toutes leurs pensées et enfin la solitude affreuse à laquelle elles étaient condamnées dans cette prison dont on ne leur permettait jamais de franchir le seuil, même pour respirer un peu d'air pur, avaient scellé leur affection d'une force indétrouvable.

Soumises au plus rigoureux secret, ignorant si la reine était morte ou vivante, ne connaissant de petit roi que le fait matériel de son existence, ne sachant rien des événements qui se déroulaient dans Paris et dont la sonnerie du tocsin ou le battement de la générale leur révélaient, seules, la gravité, elles ne goûtaient dans leur incertaine torture, d'autres consolations que celle qu'elles trouvaient dans leur mutuelle tendresse.

Personne n'en eût douté, en les voyant ce soir-là, dans l'obscurité de la prison où la tolérance capricieuse de leur gardien avait, comme par faveur, laissé une chandelle allumée, assises auprès d'un feu de paille, en train de s'éteindre, serrées l'une contre l'autre, la main dans la main, ne faisant tête à leur silence que par quelques hâtives réflexions sur leur état misérable.

— Combien douloureuse pour nous aujourd'hui, cette fête de Noël! murmura soudain Madame Royale.

— C'est la seconde fois qu'elle nous trouve captives, observa Madame Elisabeth. Déjà l'an dernier, nous étions ici.

— Oui, mais, l'an dernier, mon père, ma mère, mon frère étaient avec nous. Nous étions tous réunis. Le soir venu, on nous lut une messe. Les roi nous lut lui-même la Sainte Messe, un chapitre de "l'Imitation." La prière fut plus solennelle et plus fervente ce soir-là. Nous étions encore, malgré tout, un peu de bonheur. Vous en souvenez-vous, ma tante?



AGE HEUREUX: NAIVES CROYANCES!

— Mon pauvre frère! pauvre Antoinette!

— Sa voix expire dans une poussée de larmes, tandis que Madame Royale continuait avec émotion:

— Cette année, nous sommes seules; je porte le deuil du meilleur des pères, que des monstres ont odieusement assassiné; je ne sais si ma mère vit ou si elle est morte, et de mon malheureux frère nous ne savons qu'une chose: ce que nous apprennent ses gémissements qui parfois montent d'en bas jusqu'à nous, c'est qu'on le martyrise.

— A ces mots entrecoupées de sanglots, Madame Elisabeth attira sa sœur contre elle et, caressant ses cheveux, lui dit: — Nous ne sommes pas seules, ma chérie; Dieu est avec nous.

— Il me semble parfois qu'il est si loin, pourrais-je Madame Royale. Que nous ne défend-il contre les méchants? Que ne nous protège-t-il?

— Sa tante lui mit doucement la main sur la bouche et reprit: — Voilà de mauvaises paroles, Thérèse, puisqu'elles donnent à penser que tu doutes de sa bonté. Ses desseins sont impénétrables. Mais il n'est pas défendu d'espérer qu'il ne nous rende la terre si aride que pour nous faire plus dignes du ciel.

Toute dolente, Madame Royale posa sa tête sur l'épaule de Madame Elisabeth.

— Veuilles être une sainte, chère tante, soupira-t-elle; je voudrais être comme vous.

Un silence suivit ces paroles: les prisonnières se recueillirent. Pendant quelques instants, elles semblaient absorbées en une méditation profonde, comme perdus dans un rêve qui les emportait très loin au-delà de la frêle réalité de leur existence de captives.

Madame Elisabeth y revint la première. Elle ne s'était pas abandonnée à des rêveries; elle, mentalement, elle avait prié. Comme venait de le dire sa sœur, s'était une sainte pour qui, jusqu'à l'échafaud qui déjà la guettait, la prière devait être le refuge suprême, le refuge où l'on puise la résignation et le courage. Quand elle priait, on l'eût dite détachée du monde et marchant, dans le bruit des musiques célestes, ravie, extasiée, sur la route du ciel. Aussi, ce soir-là, lorsque cessa sa pieuse méditation, elle semblait descendre d'une autre sphère et ne reconstruire sa sérénité coutumière qu'après avoir plané bien haut au-dessus de la méchanceté des hommes et de l'abîme de souffrances où elle était plongée.

En abaissant son regard sur sa sœur, elle fut surprise de constater, à la lueur de la flamme jaunâtre qui éclairait la prison, que le visage de la jeune fille avait changé d'expression. Il n'y restait plus rien de la brève révolte de tout à l'heure: il s'était pacifié; dans les yeux encore humides de larmes qui en avaient coulé brillait un sourire attristé, qui semblait n'y briller qu'à regret. Sous le regard de

sa tante, elle se redressa, se dégagea doucement de l'étreinte affectueuse dont elle avait subi le charme et parut toute réconfortée.

— A quel penses-tu, mon enfant? lui demanda Madame Elisabeth.

— Madame Royale se frottait les yeux, comme se réveillant. — J'étais à Versailles, en l'an 1788, il y a cinq ans, dit-elle. J'ai revu la chapelle de château. On y célébrait la messe de minuit. J'y étais, car pour la première fois, mes parents, à la demande de maman Tournal, ma chère gouvernante, mes parents m'avaient permis de faire la veillée du petit Jésus. Je n'ai rien oublié: ni mes surprises, ni le contentement du roi et de la reine en voyant ma joie devant la crèche qu'on avait dressée dans un coin de la chapelle. Je voyais l'Enfant divin sur sa paille, et le bœuf, et l'âne, et les bergers, et les mages, et les anges agenouillés. Et partout c'était plein de lumières et les chanteurs de la cour chantaient: "Venite adoremus." C'était si beau!

Interrrompant ce déchaînement de ses souvenirs, Madame Royale, d'une voix claire et pure, contenue par la crainte d'être entendue, modula sur l'air liturgique les premières paroles de l'hymne séculaire.

Mais bientôt, sous un flot de larmes, la voix de cristal se brisa. La douleur était plus forte que le charme du souvenir, la comparaison du présent avec le passé trop cruelle pour cette âme d'enfant torturée jusqu'à martyre. Elle pleurait, la petite prisonnière; elle pleurait, gémissant, répétant défilante en un appel désespéré: "Papa, maman!" et tombait enfin dans les bras de Madame Elisabeth.

Maintenant, celle-ci, surmontant sa propre douleur, s'efforça de consoler sa sœur. Elle la pressa maternellement contre sa poitrine, lui prodigua les douces paroles, de tendres caresses et, pour lui rendre le calme, lui fredonna doucement: "Venite, adoremus," espérant de sa prière qu'inspirait une ardente foi, un effet réparateur.

Braquement, à la porte de la chambre un coup violent se fit frapper. Les deux captives demeurèrent sur place, serrées l'une contre l'autre, agées dans l'effroi qui les saisit et qu'accroît la brutalité des propos que proféra de l'autre côté de la porte une voix avinée.

— Eh! dites donc, les mijaurées, c'est-y qu'on attendra le jour pour éteindre la lumière? Éteignez-la... Et plus vite que ça: on va aller moi-même... Madame Elisabeth, sans se pointer, s'approcha de la table, souleva la chandelle. Elle entendit le gardien s'éloigner, en jurant et en grognant. Elle revint vers sa sœur, et l'embrassant, lui murmura: — Nous ne sommes pas à Versailles, ma pauvre chérie; nous n'avons ni crèche, ni musique; mais nous pouvons, par la pen

sée, parer notre prison. D'ailleurs, ne devons-nous pas nous réjouir de nous y trouver, si misérable qu'elle soit, puisque Jésus est né dans une étable et que notre misère présente nous rapproche de lui? Agenouillons-nous, si tu veux, et célébrons sa naissance.

Prostrée devant une crèche idéale, elle étonna d'une voix tremblante, faible comme un souffle: "Venite, adoremus." Madame Royale s'agitait; elle, emportée vers le ciel, les deux captives oubliant, pour quelques instants, l'implacable infortune qui les menaçait demain.

La situation à Goldfield.

Washington, D. C., 23 décembre.—L'appel fait au président Roosevelt le priant d'ordonner le maintien des troupes fédérales à Goldfield, prouve que jusqu'ici les autorités de l'Etat du Nevada n'ont encore pris aucune mesure pour assumer le contrôle de la situation.

Ce matin le sénateur Nixon, du Nevada, s'est rendu à la Maison Blanche où il a eu un long entretien avec le président, au cours duquel ce dernier a déclaré qu'il ne reviendrait pas sur sa décision et que les troupes fédérales quitteraient Goldfield le 30 décembre.

Mort du professeur Lassar.

Berlin, Allemagne, 23 décembre.—Le professeur Oscar Lassar, le célèbre dermatologiste berlinois, est mort aujourd'hui de suites d'un accident d'automobile.

M. Lassar se promenait hier dans les environs de la capitale, lorsque par suite d'une fautive manœuvre du chauffeur l'automobile s'est renversée, écrasant le professeur sous son poids.

Banque en faillite.

Atlanta, Ga., 23 décembre.—La Neal State Bank a fermé ses portes ce matin et ses livres ont été placés entre les mains de l'inspecteur des banques d'Etat.

M. Thornton, le président de cet établissement, a déclaré que les dépôts seraient remboursés en plein, si ce que les livres auraient été mis en ordre et que la situation financière de la banque serait exactement connue.

Mort de la rage.

Chicago, 23 décembre.—David Marshall, de Florence, Ky., est mort de la rage, ce matin, à l'hôpital de Chicago.

Marshall et l'un de ses amis, M. Calvin Rice, avaient été mordus ces jours derniers par un chien errant. L'état de Rice est désespéré.

MORT D'UN SAVANT FRANÇAIS.

Paris, 23 décembre.—M. Pierre Jules César Janssen, le célèbre astronome français, directeur de l'Observatoire de Meudon, est mort aujourd'hui à Paris. M. Janssen était né en 1824.

Pierre Jules César Janssen, membre de l'Institut, né à Paris, le 22 février 1824, suivit les cours de la Faculté des Sciences et fut reçu en 1852 licencié des sciences mathématiques et en 1860 docteur en sciences physiques avec une remarquable thèse: "Sur l'absorption de la chaleur rayonnante observée dans les milieux de l'air."

La carrière scientifique de M. Janssen peut se résumer dans les nombreuses missions dont il a été chargé. En 1857 et 1858, il fut envoyé au Pérou pour la détermination de l'équateur magnétique, il ne put achever ses travaux par suite de fièvre et de dysenterie perdue; te contractées dans les forêts vierges. En 1861 et 1862 il étudia en Italie les taches solaires et le spectre solaire, et y retourna en 1864 pour continuer cette étude, sur avis de l'Académie des sciences.

En 1867, après avoir observé l'éclipse annulaire à Trani, il se rendit à Santorin, pour observer l'éruption du volcan de cette île. La même année il continua ses recherches magnétiques, optiques

et topographiques, aux îles Açores, avec Ch. Sainte-Claire-Deville.

Pendant le siège M. Janssen quitta Paris en ballon, le 2 décembre, et descendit près de Savigny, après avoir parcouru environ cent lieues en cinq heures.

Il partit immédiatement pour Oran où il apprit qu'à la prière des savants anglais l'ambassade britannique avait demandé à libérer la sorte de Paris et qu'elle allait être accordée au moment où il se mettait lui-même en mesure de ne rien solliciter de l'ennemi.

Nommé membre du bureau des longitudes par décret du 16 juin 1873, M. Janssen fut élu membre de l'Académie des sciences en 1875 en remplacement de M. Laugier. Docteur honoraire de l'Université d'Edimbourg et membre de l'Académie de cette ville, il appartenait depuis 1876 à la Société royale de Londres qui lui décerna, en 1877, la grande médaille Brouncker, accordée auparavant aux Avago, Brew, Pasteur, etc.

En 1875 le gouvernement appela M. Janssen à la direction de l'Observatoire d'astronomie physique à Meudon. Il avait été créé chef de la Légion d'Honneur le 28 octobre 1868, et fut promu officier de cet ordre le 3 février 1877.